



CLASSIQUES
GARNIER

CAMPION (Benjamin), « Rubrique livres », *Saison. La revue des séries*, n° 10, 2025 – 2, *K-dramas*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-19978-6.p.0231](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-19978-6.p.0231)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2025. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

Hendy BICAISE, *Seinfeld, fini de rire*, Levallois-Perret, Playlist Society, 2025, 160 p.

« Le tout en version pop », peut-on lire sur la page de présentation de Playlist Society, maison d'édition qui propose des livres sur la musique, le cinéma, les séries télévisées, la littérature et les jeux vidéo. À ce titre, *Seinfeld* (NBC, 1989-1998) constitue un objet idoine : cette sitcom, bien moins connue en France que *Friends* (NBC, 1994-2004), n'a cessé de jouer avec les conventions du genre, ce qui ne l'a pas empêchée d'accéder à un succès national retentissant. L'essai de Hendy Bicaise s'ouvre et se referme d'ailleurs sur la diffusion de son épisode final, le 14 mai 1998, devant 76 millions de téléspectateurs aux États-Unis. Émerge dès lors un mystère qui mérite d'être élucidé : comment une série « sur rien » – ou plutôt sur « presque rien », précise Bicaise (p. 16) en s'appuyant sur les propos de ses créateurs, Jerry Seinfeld et Larry David – a-t-elle pu connaître une telle longévité et un succès d'une telle ampleur ?

L'angle choisi par Hendy Bicaise pour résoudre cette énigme est intrigant et des plus prometteurs : il se propose d'explorer « la part d'ombre de ses personnages, le tourment de leur non-existence, leur rapport au vide et à l'accident, la maladie, la mort » (p. 19). Il ne s'agit toutefois pas de noircir le tableau en évacuant le devoir de la sitcom de nous faire rire – contrairement à ce que laisse entendre le sous-titre de l'ouvrage. « Comique par essence, mais emplie des primes angoisses de l'existence, la série est un vaccin qui protège le patient, en lui inoculant à petites doses le mal qu'il redoute », postule l'auteur qui n'hésite pas à qualifier la série d'« œuvre curative », de « remède contre [les] idées noires », dont l'« aura bienfaisante » promet un « visionnage thérapeutique » (p. 20-21). C'est donc sous un angle sociologique que se présente cette étude de *Seinfeld*, en lien avec ce qu'il est désormais coutume de nommer les études de réception. Sur ce plan, elle évoque notamment les regards caméra qui visent à prendre à partie le spectateur en brisant le quatrième mur (p. 80), l'accueil mitigé de la conclusion de la série (p. 88), ou encore la création d'une web série animée (p. 107) et d'un

essai vidéo (p. 114) ayant permis à des fans artistes de s'approprier la sitcom et de la prolonger à leur manière.

Le développement de l'essai puise cependant essentiellement ses références et ses grilles analytiques dans la narratologie, la philosophie et la psychanalyse. De Pascal à Bachelard, de Freud à Nietzsche, de Cicéron à Cioran en passant par Bergson et Agamben, de nombreux penseurs sont convoqués – même si l'on regrettera que les citations, souvent longues et conclusives, ne soient pas davantage corrélées à l'analyse de la série. L'essai souffre en effet de certains biais méthodologiques : le plan n'étant pas annoncé, il est difficile de percevoir le cheminement logique de ses cinq parties, ainsi que la justification d'un tel découpage. Ses approches ont tendance à être programmatiques, à l'image de la partie 1 qui présente les quatre personnages centraux l'un après l'autre. Les sous-parties souffrent d'un manque de conclusion et de phrase de transition. L'option narratologique pousse l'auteur à enchaîner les exemples présentés sous forme de mini-synopsis, ce qui peut donner l'impression d'un trop-plein (exacerbé par le recours à de multiples notes de bas de page qui, bien souvent, ne font qu'ajouter des cas supplémentaires à ceux déjà mis en avant). La forme de la série est, quant à elle, généralement mise de côté, ce qui renforce l'impression, pourtant à nuancer, qu'une sitcom repose uniquement sur ses personnages, ses dialogues et ses intrigues épisodiques. Les puristes pourront en éprouver de la frustration, tant certains sujets auraient mérité d'être approfondis. Quand Hendy Bicaise évoque l'absence des membres de la famille (p. 55-56) ou la judéité des personnages et des auteurs de *Seinfeld* (p. 67), on aimerait en savoir plus.

Mais n'oublions pas l'accroche de Playlist Society : « Le tout en version pop ». L'éditeur se veut plus accessible que des presses universitaires, ce qui se traduit par une maquette aérée très agréable, un nombre de pages réduit (160 dans le cas présent) et un découpage empêchant les (trop) longs développements. Et ce tour d'horizon de *Seinfeld* se révèle d'une richesse impressionnante. L'essai possède en effet les qualités de ses défauts : sa profusion d'exemples tirés des neuf saisons (180 épisodes au total) témoigne d'un travail extrêmement minutieux de visionnage et de prélèvement. L'auteur fait apparaître de nombreux motifs et préceptes qui traversent la série : son refus autoproclamé du sentimentalisme et de l'apprentissage – « No hugging, no learning », ont placardé *Seinfeld* et David sur le mur de leur bureau (p. 14) –, l'absence d'empathie de

ses protagonistes (p. 57), leur mépris des autres et leur détestation de soi (p. 66), leur propension au dédoublement et au transfert (p. 71-77), leur existence en vase clos (p. 85), leur don de prémonition (p. 87), leur boulimie langagière (p. 112), leur tendance à chuter systématiquement (p. 115), leur quête de jeunesse éternelle (p. 138), etc.

Sortant du champ narrato-philosophique, certaines analyses se révèlent particulièrement fécondes. Quand il compare les saisons 2 et 3 de *Seinfeld* (p. 59-60), Hendy Bicaise montre bien que les créateurs de la sitcom ont tiré parti de son succès croissant pour radicaliser leur propos et se rapprocher de leur intention initiale. En convoquant régulièrement la création ultérieure de Larry David, *Curb Your Enthusiasm* (HBO, 2000-2024), il établit des passerelles judicieuses qui attestent de l'auteurisme de la sitcom créée pour NBC. En relevant la convergence des sous-intrigues (p. 60) et la fréquence des coïncidences qui lient les arcs narratifs (p. 85), il dévoile la mécanique paradoxale de la série – qui fonde sa construction narrative sur ce qui se présente comme des aléas. L'étude de la « boucle seinfeldienne » (p. 96), de l'« affolement phonétique » des personnages (p. 106), de la tension entre logorrhée et silence (p. 113) et d'une fin – non retenue – voulant que les quatre amis n'ont « plus rien à se dire » (p. 115) achève de rendre stimulante et très instructive la lecture de cet essai consacré à une sitcom qui, en France, reste encore assez méconnue.

Benjamin CAMPION